

FEUILLETON DE L'ABEILLE LE NID TOMBÉ DE LA BRANCHE

PAR HENRY DE FORGE

—Alors, je me suis dit, continua-t-il, que je pouvais être bien autrement secourable à ces pauvres ménages désemparés, déçimés, en essayant de retrouver, de rapprocher, de comment vous dites de recoller les morceaux...

C'était bien une fâcheuse surprise, un effondrement même inattendu, inconcevable, après tout ce qui semblait préparé, logique. Tel était donc le résultat, le seul résultat de ces préparatifs qu'on avait eu tant de mal à faire, en acceptant d'oublier, en faisant semblant d'oublier les douloureux drames du passé...

Sullivan considérait Jacques et Lizzie avec quelque étonnement, trouvant qu'ils n'avaient pas l'air très convaincus. Jacques baillait: —Evidemment, évidemment... Vous devez avoir raison.

—Avoir raison! répétait Lizzie, machinalement. Sullivan éleva la voix: —En France, vous appelez cela la Reconstitution des Pays dévastés. Je reconstruis. Yes, les nids dévastés, les nids tombés de la branche. Aussi, chers bons amis, je ne vais pouvoir m'arrêter que peu de temps dans votre nid à nous, puisque c'est une nid heureuse. La catastrophe décidément était complète et le plan tout entier, le plan qu'on avait eu tant de mal à combiner s'effondrait.

Le vieillard reprit, hochant la tête, mélancolique: —C'est la guerre qui m'a transformé ainsi. Avant la guerre, on ne songeait pas aux ruines, aux ruines de rien du tout. Moi, je songe maintenant, obstinément aux ruines des cœurs, des pauvres petits cœurs. Ah! Chers, chers bons amis, si vous sachiez la joie que j'ai de voir votre foyer ainsi debout, bien debout et fleuri et si embaumé.

Jacques s'était ressaisi. D'un regard, il avait consulté Lizzie et il se retrouvait d'accord. Ne valait-il pas mieux sortir de cette situation mensongère, jeter le masque, puisque l'occasion s'en offrait. Ecoutez, fit-il, Monsieur Sullivan. Ecoutez-moi bien, je vous prie, nous vous en priions. Il ne faut peut-être pas passer si vite devant ces foyers qui sont debout comme vous dites et qui paraissent fleurir. Les nids sont quelquefois des nids très compliqués. L'Américain regardait Jacques avec surprise, par-dessus ses lunettes: —Alors donc! il n'y a qu'à examiner les gens dedans les yeux. Mais ne croyez pas, bonnes chères amis, que je veuille passer si vite. Même, je me suis dit que si je consacrais mon plus large temps à des ménages que je sais brisés, je dois cependant demander aux autres, aux ménages heureux comme vous, de m'accueillir à tour de rôle. Il me déplaît beaucoup de passer dedans l'hôtel des nuits avec une chambre numérotée, des murs toutes nues et des domestiques, yes, imperturbables.

Aussi très audacieusement je demande à toutes mes amis, tour à tour, une petite coin de chambre, afin d'avoir chez chacun le comment vous appelez? le veillée, le bonne veillée de bavardage, sans bridge, sans poker à écouter, yes gazouiller deux affections, reconfortantes. Et cela est dans mon plan, que pour le première nuit si vous permettez, je m'installe ici. Mon petit bagage il était dans l'antichambre. Yes, vous avez bien pour moi une petite cachette. Lizzie avait pâli un peu. Elle n'avait pas songé à cette éventualité et dans les circonstances actuelles, si particulières, la présence de l'Américain dans l'appartement, même pour une nuit, compliquait tout. Mais elle demeura très maîtresse de ses impressions. Il fallait à tout prix que Sullivan ne se doutât de rien. Aussi, à la demande si affectueusement formulée, n'hésita-t-elle pas à répondre que ce serait une joie profonde pour elle et pour son mari d'avoir leur hôte pour une nuit, sous leur toit. D'ailleurs, au fond d'elle-même, elle se réjouissait de cette précision qui l'assurait, du moins, de n'avoir pas à prolonger plus de vingt-

quatre heures cette situation délicate. Sullivan s'était levé pour aller lui-même chercher sa valise restée dans l'antichambre. Demeurés seuls un instant, Jacques et Lizzie, se regardèrent, perplexes. Une question, en effet, se posait en même temps à leur esprit: Quelle chambre donner à l'Américain? Celle de gauche évidemment. Lizzie l'avait indiquée, d'un geste. Jacques parut agacé. Il bougonna: —Vous ne voulez tout de même pas que nous... Ironique la jeune femme répliqua: —Vous dormirez dans un fauteuil. —Ou ça?

—Ou vous pourrez dans la cuisine. Alors, comme M. Sullivan rentrait avec Honoré qui apportait une formidable valise, Jacques congédia le vieux domestique d'un geste et approchant un fauteuil du fauteuil où l'Américain se rasseyait: —Ecoutez, fit-il. Nous avons quelques choses à vous dire. N'est-ce pas Lizzie? Elle eut un signe de la tête approbatif, ayant compris ou son mari voulait en venir. Evidemment mieux valait en finir. —Mais, quelle drôle de mine, vous faites! dit l'Américain. Il se mit à rire.

—Monsieur Sullivan, si vous voulez bien, nous allons parler à cœur ouvert, comme vous nous avez parlé vous-même tout à l'heure. Vous avez raison d'estimer que les nids bouleversés sont plus intéressants que les autres, raison aussi de croire qu'il y en a beaucoup, plus peut-être que l'on ne pense. —Pourquoi vous me dites ces choses et sur cette tonalité solennelle? Le vieillard avait reposé la tasse de thé qu'il allait porter à ses lèvres. Sur son front cependant bien ridé, un pli nouveau s'était creusé. Il regardait alternativement chacun de ces deux jeunes gens d'un regard interrogateur, à la fois étonné et inquiet.

Lizzie intervint pour dire: —Nous vous disons ces choses, parce que votre bonheur, à nous, s'est effrité sous l'orage. Nous n'osions pas vous l'avouer. Mais c'est la pénible vérité. Le grand mot était enfin dit. Il valait mieux. Cette situation ne pouvait plus durer. Cette équivoque avait quelque chose d'infiniment pénible. Maintenant tout était précis et loyal au moins. Cet homme qui était là, avec l'expérience de toute une vie de bienfaisance parmi les déshérités humains, non seulement maternelles, mais morales, saurait comprendre, saurait être indulgent.

Mais Sullivan levait les bras au ciel: —Votre bonheur s'est effrité avec cette amour de jeune femme! Avec ce beau garçon de mari! Puis il se tut, brusquement, en proie à une agitation intérieure. Lui si bonhomme, si souriant, était devenu grave. Il dit lentement, comme s'il disait quelque chose de solennel: —Alors, qu'est-ce que vous faites ici à m'offrir ainsi des petits gâteaux, à accepter de me coucher ce soir dans ce chambre de gauche, en face de ce chambre de droite, votre chambre? J'ai bien compris n'est-ce pas? Votre bonheur, dites-vous, se serait comment appelé-vous. Quand j'ai de la peine, j'ai du mal, bien plus de mal à trouver mes mots. Et j'ai beaucoup de peine maintenant. Yes.

Il passait la main sur ses yeux, comme pour chasser une pensée. —Allons! Allons... Qu'est-ce que tout cela signifie. A l'instant vous me embrassez et le vieillard serviteur me disait qu'il vous avait presque vu naître. Sullivan s'était levé. Il marchait maintenant de long en large, dans le salon, très agité. Instinctivement, pénétrés de la même pensée, de la même angoisse, Jacques et Lizzie s'étaient rapprochés, attentifs, dénotant, ne sachant que dire, n'osant essayer de calmer l'Américain qui continuait à monologuer. —Sullivan! répétait-il, Sullivan! n'est-ce pas une vieille hôte à l'attendrir, mais, tout de même, est-ce qu'on ne serait pas en train, toute bonnement de se jouer de toi?

En coup de théâtre, à tes hôtes qui l'attendaient, empressés, qui étaient prêts à te fêter et qui pouvaient croire que tu venais apporter quelque largesse, yes, yes, ne protestes pas—annonces que tu as changé d'idée, que les nids heureuses ne t'intéressent plus, plus du tout, que tu veux venir en aide seulement aux petites nids bouleversés. Alors, alors, pour que le bonhomme ne s'en aille pas comme il est venu, on lui joue le comédie du bonheur émiétié. Ces jeunes gens qui semblaient si charmantes tout à l'heure à s'embrasser, sont maintenant des ennemis, de grosses ennemis, yes, c'est bien cette chose n'est-ce pas?

Cette fois Jacques et Lizzie, très rouges tous deux, pareillement confus de ces reproches si vivement adressés, protestèrent, implorèrent pour arriver à écarter de l'esprit de l'Américain, cette fois, cette impression qui les mentaient en avouant leur désaccord. —Je vous assure, Monsieur Sullivan. C'est malheureusement la vérité, que nous n'osions pas vous dire. Mais il s'obstinait. —Allons donc. Mais regardez-vous. Vous seriez alors de fameuses, comment donc, nigaudes, yes, nigaudes. Et je ne crois pas une seule mot, et cela est fort vilaine, et je suis terriblement vexé!

Sèchement, il ajouta: —Ou est le sonnet, je vous prie? Je veux voir votre serviteur. Je vais prendre le congé. Il descendra le petit sac.

C'était décidément la débâcle, la débâcle irrémédiable, désastreuse. Il n'y avait plus qu'à se résigner, devant la fatalité, logique, inéluctable et qu'on aurait dû prévoir, avec l'accumulation de tant de menaces. Mais quelle pitoyable situation! Quel rôle lamentable chacun avait du jouer!

On ne pouvait plus que souhaiter au plus vite le départ de ce vieillard, qui tout à l'heure se présentait si cordialement, si gaiement, comme la conclusion d'une jolie, d'une bien jolie histoire.

Il était vain d'essayer même de discuter, le plus simple était de le laisser partir et de se faire oublier. Honoré, toujours imperturbable, se présenta dans l'encadrement de la porte et, ne sachant au juste qui l'avait sonné, dit simplement, en homme habitué à servir les gens d'importance: —Je suis aux ordres de Monsieur et de Madame!

Mais ce fut Sullivan qui lui fit signe, à sa surprise, et qui demanda: —Dites-moi, mon garçon. Vous êtes au service de la famille depuis longtemps? Quelle complication nouvelle allait encore surgir? Le saugrené n'était-il donc pas assez complet!

Honoré, répondit, sans broncher: —Je suis au service depuis de longues années, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à Monsieur. Sullivan s'était tourné vers les jeunes gens. Ou ce diable d'homme voulait-il en venir?

Il interrogea: —Et, vous êtes l'un et l'autre contents de ses services? Jacques et Lizzie, en même temps, baillèrent: —Oui, assurément.

Alors l'Américain s'approcha d'Honoré, tout près de lui, comme s'il avait à lui faire une communication importante: —Et bien! mon ami, dit-il, rappelez-vous que Sullivan, ce vieillard hété de Sullivan, est à New-York, deuxième vice-secrétaire de la Ligue d'assistance aux anciennes serviteurs, anciennes dans leurs bonnes services. Et, en ce qualité, n'ayant pas eu par ailleurs l'occasion de générosité, comme il pensait, Sullivan vous signe pour vos menus plaisirs une petite chèque, qui voici. Vous pouvez prendre.

Il avait griffonné en hâte deux mots et une signature sur un carnet de chèques qu'il avait tiré de sa poche. En secouant fortement la main d'Honoré, il lui avait glissé un papier dont le domestique, interloqué ne savait que faire. Honoré fut tout à fait abasourdi quand il eut déchiffré. Cinq cents dollars.

—Mais cela fait, avec le change... —Yes! une somme rondelette. Le change il a monté d'un demi point depuis hier. Prenez. Ce chiffon de papier est bien pour vous, le domestique, j'ai le regret de me retirer, avec mes excuses d'être venu en importune ainsi et mon remerciement pour le bon accueil, le thé, les petites gâteaux.

Il était prêt à partir et déjà remuait ses gants, qu'il avait soigneusement remis. Mon Dieu, de cette façon courtoise, la séparation serait moins gênante, moins pénible. Jacques et Lizzie auraient bien voulu, l'un et l'autre trouver quelque chose à dire, non pour le retenir, certes—il était trop tard—mais pour dissiper cette équivoque, ne pas le laisser sur cette impression désastreuse. Que dire, hélas! Il était impossible de revenir sur la vérité enfin avouée, et qui les mettait davantage à leur aise. Sullivan s'inclina respectueusement devant la jeune femme. Il secoua sèchement la main de Jacques. Puis, très digne, ayant boutoné le dernier bouton de son gant, il se dirigea vers la porte. Au moment de prendre congé, seulement, il se retourna et, brusquement, aux deux jeunes gens navrés, penauds, de cette déolante aventure, il décocha, sarcastique: —Vous vous adorez, je vous dis!

CHAPITRE V APRES L'ORAGE, UN PASSANT SE BAISSA...

Lorsque la porte du salon fut refermée, et celle de l'antichambre aussi, lorsqu'il sembla que c'en fut fini à fait de Sullivan, qui était maintenant au bas de l'escalier et enfin hors de la maison, Jacques et Lizzie se regardèrent. Ni l'un ni l'autre n'était bien fier de ce qui venait de se passer, de ce qui était si contraire à leurs prévisions. Machinalement la jeune femme se mit à grignoter des petits fours qui restaient sur un comptoir. Jacques, fébrile, avait ouvert son étui et ayant pris une cigarette, essayait en vain de l'allumer avec des allumettes qui, sous sa nervosité, s'éteignaient. Il bougonna: —Nous avons été tout à fait ridicules, et un peu odieux, n'agissant que dans un but intéressé.

—Donnez-moi une cigarette, fit Lizzie. Elle aussi se sentait extrêmement nerveuse. Fumer lui ferait peut-être du bien. Quand elle eut pris du feu à l'allumette de son mari, elle haussa les épaules: —La guerre, c'est le brigandage agrandi—Bastiat.

APRES GENES

AUX COMMUNES

La séance à la Chambre des Communes n'a pas eu le caractère tragique que prédisaient les travaux de M. Lloyd George, serviteurs plus zélés qu'habiles. Le Premier britannique n'a pas "fait frémir" le monde. Au contraire il s'est tenu sur la défensive et n'a pris un ton après qu'à la fin de la séance, en répondant à M. Asquith et à Lord Robert Cecil. Il sentait si bien que la tactique agressive ne convenait pas à sa situation qu'il eût préféré se dispenser d'exposer les résultats de la Conférence de Gènes. Il aurait désiré que les orateurs de l'opposition présentent les premiers la parole et formulassent leurs critiques. Il aurait alors pu donner carrière à sa verve caustique, détourner la discussion sur les détails ou les épisodes, et remporter un succès sans avoir abordé le sujet principal. L'opposition a refusé de se prêter à cette manœuvre. M. Lloyd George a donc dû parler le premier. Mais il n'a pas renoncé tout à fait à la manœuvre. Dans ce premier discours, en effet, il s'est abstenu de parler des réparations et des relations anglo-françaises. Il s'est borné à des généralités sur Gènes, en laissant aux orateurs de l'opposition le soin de soulever eux-mêmes les questions plus scabreuses. Il s'est ainsi ménagé l'occasion de terminer la discussion par des répliques vigoureuses qui ont facilement rallié divers éléments d'une majorité dévouée.

Le discours de M. Lloyd George ne contient pas un seul élément nouveau. Il répète, sous une forme à peine modifiée, des allégations audacieuses et peu cohérentes qu'on a entendues déjà. En somme le premier ministre a déclaré que la Conférence de Gènes était une grande chose, que la guerre n'aurait pas éclaté en 1914 s'il s'était alors tenu une Conférence analogue, qu'il ne fallait pas pousser l'Allemagne et la Russie au désespoir, que les Soviets représentaient vraiment la Russie et qu'il convenait de suivre à leur égard la politique de Pitt envers la Révolution française, qu'au commencement de ce printemps les nations armées marchaient les unes contre les autres, que la Conférence de Gènes a suspendu leur marche, que la Conférence de La Haye doit l'arrêter complètement, et qu'un "souffle de printemps" passe en ce moment sur le continent. Hélas! le souffle du printemps lloyd-georgien ressemble au sirocco brûlant qui, en ce mois de mai, dessèche les terres tout en provoquant les dévastations des torrents gonflés par la fonte prématurée des neiges amoncelées pendant l'hiver dans la montagne. Chaque point du raisonnement de M. Lloyd George repose sur une erreur de fait ou d'appréciation. Quoi que grave, c'est que le chef du gouvernement britannique, poursuivant sa campagne égoïste, s'obstine à s'associer au bluff germano-bolchéviste. Hier il a parlé de quatre millions de soldats russes prêts à se précipiter sur la malheureuse Europe si l'on ne fournissait pas aux Soviets le moyen de restaurer la Russie. Quelle fantasmagorie! Comment les Soviets pourraient-ils équiper, nourrir et transporter de pareilles masses d'hommes alors que sévit la famine et que les chemins de fer sont totalement désorganisés? Si l'état vrai qu'il se préparait en Russie une invasion de cette envergure, il faudrait concentrer les efforts de l'Europe pour la repousser au lieu de mettre à la disposition des Soviets les ressources leur permettant d'entretenir une armée formidable. Quand à l'Allemagne, M. Lloyd George la voit entretenant et armant la terrible Russie si on pousse le Reich au désespoir. Quelle aberration! Les Allemands s'enrichissent chaque jour, et leurs industriels accumulent dans les banques étrangères d'énormes crédits; l'état se ruine volontairement afin de ne pas payer les Alliés. Si quelque chose devait être poussé au désespoir en Occident, ce seraient les créanciers de l'Allemagne. D'ailleurs, si réellement l'Allemagne se trouvait dans l'état d'esprit que suppose M. Lloyd George, ce serait une raison de plus pour ses voisins de comprimer des aspirations aussi dangereuses pour la paix générale et leur propre sécurité.

Dans les détails M. Lloyd George n'a pas été plus heureux que dans le tableau d'ensemble. Alors qu'il peignait les Soviets sous un aspect engageant, il excusait leur tyrannie en disant qu'elle s'exerçait sur "un peuple habitué depuis des générations à obéir à une autorité cruelle et impitoyable." Cette assimilation du pouvoir des tsars avec celui des commissaires du peuple révolte. Elle prouve que le maître actuel de Downing Street ne connaît pas mieux l'histoire de la Russie que celle de la Révolution française. L'assimilation de la nationalisation de toutes les propriétés russes avec la confiscation des terres des émigrés et des biens d'Eglise pendant la Révolution française n'est pas plus exacte. On frissonne en pensant que le sort d'un grand empire se trouve entre les mains d'un homme qui possède de pareilles notions historiques.

La partie économique du discours n'est pas plus solidement fondée que la partie politique. M. Lloyd George prétend que la Russie a besoin de clients pour ses produits agricoles et que l'Angleterre doit pouvoir échan-

Progres de la Science

Un confrère annonçait, il y a quelques jours, la célébration à Paris du centenaire de l'abbé Suard qui fut, après l'abbé de l'Épée, un des plus grands éducateurs et bienfaiteurs des sourds-muets. Mais ce qui fut le clou de cette célébration, d'après le dit journal, c'est que, aux discours prononcés par les représentants du gouvernement, de l'Académie et de l'École Normale, ce fut un sourd-muet qui répondit. Ce sourd-muet? Ça bat quatre as! Un sourd-muet n'était-il donc qu'un "ancien sourd-muet"? Un confrère sourd-muet écrit "un ex-sourd-muet" et le légendaire typographe est-il responsable de la disparition de cet ex?

Car enfin il a parlé, s'il a parlé c'est donc qu'il n'était pas muet, tout au moins n'était-il plus muet. Il y a des muets de plusieurs catégories, certains le sont par infirmité, d'autres par négligence, d'autres par goût, encore que cette dernière catégorie soit de beaucoup la moins nombreuse et c'est un regret profondément légitime.

Non seulement le héros de cette fête n'était pas muet, puisqu'il a parlé, mais il n'était pas sourd non plus, puisque nous sommes informés qu'il a répondu au discours prononcé par M. Eugène Brieux. Il est possible, sans doute, qu'à l'instar de nos hommes publics, M. Brieux a préparé le texte de son speech et lui en a envoyé copie. Mais cela ne semble pas probable: les cérémonies de ce genre sont toujours faites au pied-levé, et même si M. Brieux s'était préparé, s'il eût vraiment la complaisance de donner son texte à étudier?

Donc, le sourd-muet, non seulement n'est pas muet, mais il n'est pas davantage sourd; donc c'est un monsieur qui entend et parle comme vous et moi; donc rien pour le distinguer du commun des mortels; il est de son siècle, le siècle de la parole!

Où s'arrêteront les progrès de la science? Maintenant que les muets parlent et que les sourds entendent, vous allez voir qu'on va s'occuper des autres malheureux qui souffrent, qui souffrent de ce qu'une génération ignorante et retardataire appelait des infirmités. Dans quelques années, si les progrès continuent, vous verrez des paralytiques devenir des professeurs de danse; des cul-de-jatte s'entraîner pour les courses à obstacles, des manchots étudier la musique instrumentale, et des aveugles faire la critique des tableaux.

Inutile de nous arrêter dans la voie du progrès si nous prenons l'habitude de faire critiquer nos tableaux par des aveugles et notre musique par des sourds. Grâce à quelques mois ou quelques années de préparation dans nos institutions ultra modernes, tous les éclopés seront à même de surmonter les obstacles les plus difficiles en dépit de la nature qui les a si parcimonieusement dotés.

Reste à savoir ce que nous ferons de ceux qui, vraiment, savent ce que c'est que l'art, ces membres de la grande famille des intellectuels, comme un ministre provincial disait récemment lors d'un banquet au Viger. Mon Dieu, je ne vois guère d'autre alternative que de leur donner la place des sourds-muets, des aveugles et des paralytiques dans les institutions, évacués par leurs anciens occupants. C'est le moyen le plus efficace et le plus rationnel de s'en débarrasser; car ces gens, en fin de compte, semblent par trop exigeants.

ger ses produits manufacturés contre les blés russes. Mais les Soviets réclament des approvisionnements alimentaires de toute sorte pour sauver la Russie de la famine. Une nouvelle Conférence ne rétablira pas l'équilibre des échanges. Il faut commencer par restaurer la production agricole en Russie. Ensuite seulement on pourra procéder à des échanges réguliers. Dès le début de la crise nous avons préconisé cette méthode. Aujourd'hui les Etats-Unis la soutiennent avec énergie. C'est la seule bonne. En conséquence, si l'on veut travailler sérieusement au lieu de faire de l'illusionnisme, si l'on désire sincèrement que la réunion de La Haye aboutisse à des résultats pratiques, il est essentiel que les experts appelés à collaborer dans la nouvelle Conférence reçoivent des instructions leur prescrivant d'étudier la situation dans le sens indiqué par le Cabinet de Washington. Qu'on die à Londres, pour la forme, que La Haye continuera Gènes, peu importe; mais, en fait, le programme de La Haye doit différer du tout au tout de celui de Gènes, ou bien la nouvelle réunion accroitra le malaise actuel.

M. Lloyd George s'est réservé de parler la semaine prochaine des relations franco-britanniques. Il attend que les discours prononcés au Palais-Bourbon lui donnent un tremplin. Mais, dès hier, il a cru nécessaire de déclarer qu'il voulait "collaborer avec la démocratie française." Nous ne recherchons pas aujourd'hui si cette expression recèle une discrimination avec le gouvernement français. Mais nous comptons qu'il ne sera prononcé au Palais-Bourbon aucune parole qui puisse servir de prétexte pour incriminer la politique française.—August Gauvain.

La France a Celebre

LA MEMOIRE DE GUYNEMER

Nul de nos lecteurs ignore le nom à jamais glorieux de l'aviateur intrépide Guynemer, mort en héros pendant la guerre. Sa dépouille n'avait pu être rendue à la France, c'est une plaque qui, dans le Panthéon, éternisera son dévouement au pays. Elle est de marbre blanc et l'inscription suivante s'y attache, en lettres d'or. A la mémoire.

DU CAPITAINE GUYNEMER Symbole des Aspirations et des Enthousiasmes de l'Armée de la Nation.

Cette plaque glorieuse rappelle que le héros fut, dans une longue période d'angoisse et de sacrifice, le symbole des aspirations et des enthousiasmes de la France. La cérémonie d'inauguration, en présence de M. le président du conseil Poincaré, des ministres Manauary, Sarraut, Laurent-Eynac, des maréchaux Foch et Fayolle, et d'autres personnalités ainsi que de la veuve et de la fille du héros, fut des plus émouvantes.

Dans un discours vibrant et éloquent, M. Poincaré retraça toute la carrière magnifique du sergent devenu en quelques mois lieutenant, capitaine, et en arrive au récit de sa mort. Le 11 septembre 1917, par un temps brumeux, il quitta le camp d'aviation de Saint-Pol, dans un état de fatigue nerveuse provoqué par un surmenage de plusieurs semaines et, accompagné du sous-lieutenant Boron-Verduraz, il explore impatientement le ciel vide. Il finit par découvrir un biplace au-dessus des lignes allemandes. Il l'attaqua, pendant que son compagnon essayait d'entraîner au loin huit monoplace ennemis accourus à la rescousse; et lorsque Boron-Verduraz revient au point de ralliement, avec la certitude d'y retrouver triomphant l'invincible Guynemer, Guynemer a disparu. A-t-il regagné nos lignes? Est-il tombé vivant ou mort, entre les mains des Allemands? Le soir, hélas! au camp de Saint-Pol, Guynemer n'est pas rentré et, après tant de deuils, la France prend le deuil du plus charmant de ses enfants.

"Peut-être, écrivait quelques jours plus tard Henri Lavedan, peut-être dira-t-on après: L'as des as est un jour, monté si haut dans la bataille, qu'il n'est jamais redescendu." Grâce pourtant à la chevaleresque intervention du roi d'Espagne, on a su que Guynemer était tombé, dans la matinée du 11 septembre, au nord de Poelcapelle; il avait reçu une balle dans la tête; les Allemands avaient retrouvé son corps, mais ils avaient prétendu que le feu de l'artillerie anglaise avait empêché l'inhumation. Les honneurs militaires n'avaient pas été rendus au jeune capitaine et la fidèle terre de Belgique, qu'il avait défendue avec le même amour que la terre de France, s'était seule chargée de l'ensevelir.

M. Poincaré conclut ainsi: Comme le rappelle justement l'inscription gravée sur cette plaque glorieuse, il a été, dans une longue période d'angoisses et de sacrifices, le symbole des aspirations et des enthousiasmes de la Patrie. Puisse son nom prestigieux et immortel nous rappeler sans cesse les leçons que nous ont données nos morts et les devoirs qu'ils nous ont laissés à remplir: Ils nous ont assuré la victoire, à nous d'empêcher qu'elle nous soit dérobée.

LA PREST-DIGITATION DE BLOCK Block et Levy sont invités à dîner dans une maison amie. Levy profite du moment où la conversation est très animée pour dérober une fourchette et couteau en argent qu'il dissimule rapidement dans la poche droite, intérieure de son veston. Mais Block, de son oeil de lynx, a vu le manège. —Je suis, dit-il, assez adroit et je connais plusieurs tours. —On le prie d'en faire un. —Avec plaisir, dit Block... Je commence. Je prends ce couteau et cette fourchette... Je les mets dans ma poche, comme vous voyez, et le dis: Un, deux, trois... passez dans la poche intérieure de Levy... Et vous pouvez regarder... La fourchette et le couteau sont à l'endroit indiqué. Levy est obligé de montrer sa poche où l'on trouve en effet le couteau. Naturellement, Block garde le sien.

Toute notre vie se passe à errer autour de notre tombe.—Chateaubriand.

A. SIMON STUDIO PHOTOGRAPHIE DE L'ÉCOMMISSION TRAVAIL EXCELLENT PRIX MODERES 63 RUE CANAL Quarante ans d'expérience

Pharmacies Françaises Martial B. Casteix, Propriétaire Ordonnances de médecins soigneusement composées 4 Grandes Pharmacies Aux coins des rues Bourbon et Conti Téléphone Main 8478 Magazine et Thalia Téléphone Jackson 8181

NECROLOGIE

NUNEZ—M. Arthur Nunez, époux de Nellie Ruiz, est mort lundi, le 12 juin 1922, à l'âge de 56 ans.

PERRIN—M. E. Léonce Perrin, époux de Irène Marie Deléry, est mort à Boerne, Texas, dimanche, 4 juin 1922, à l'âge de 47 ans.

RIVET—Mme Lawrence Rivet, née Carrie Gomez, est morte mercredi, 7 juin 1922, à l'âge de 44 ans.

ROUIG—M. Thimothé J. B. Rouig, époux de Marguerite Cabos, est mort lundi, le 13 juin 1922, à l'âge de 70 ans et 9 mois. Il était natif de la Chaine du Sud, canton d'Aspect, Haute Garonne, France, et résidait à la Nouvelle-Orléans depuis 54 ans.

VILLERÉ—Mme Angèle Bernard, veuve d'Ernest C. Villéré, est morte mercredi, 7 juin 1922, à l'âge de 74 ans.

Les Catholiques dans le Monde

Lyon et Paris viennent de célébrer le centenaire de la fondation d'une grande œuvre chrétienne, et française: la Propagation de la Foi.

Elle fut officiellement fondée à Lyon, le 3 mai 1822, en une réunion des amis des Missions; depuis trois ans déjà elle existait, grâce au zèle de Mlle Pauline-Marie Jaricot, la véritable fondatrice, une Lyonnaise de vingt-trois ans.

En 1800, l'Angleterre comptait 120,000 catholiques; en 1916, pour tout le Royaume-Uni, on en comptait 5,500,000. Dans les Balkans, les écoles, les hôpitaux catholiques se sont multipliés. Aux Indes, quarante-deux diocèses ont été constitués. En Chine, il y a aujourd'hui près de soixante vicariats apostoliques, avec 1,350 prêtres européens et 960 prêtres indigènes. Il y a sept diocèses au Japon, sept au Tonkin, trois en Cochinchine.

L'Afrique est évangélisée du nord au sud, du Cap au Caire, de l'est à l'ouest par une armée de missionnaires de diverses sortes de congrégations, et l'on a vu sur les Grands Lacs des chapelles flottantes!

L'Océanie est parcourue en tous sens par les Maristes. Mais nulle part les progrès n'ont été aussi rapides qu'aux Etats-Unis. En 1800, il n'y avait qu'un évêque; en 1920, il y a 15 archevêques, 94 évêques, 22,000 prêtres, plus de 20 millions de catholiques!

Pendant les cent années de son existence, l'œuvre de la Propagation de la Foi a reçu "vingt cent millions" de la charité catholique, mais la France, à elle seule, en a donné "trois cents..." Le diocèse de Lyon s'en est partagé trente-deux millions.

La France n'a pas seulement donné à l'apostolat plus d'argent que tout le reste de la catholicité: elle a enfanté pour lui plus de missionnaires qu'il n'en a recrutés dans la totalité des autres pays. Les "deux tiers" du personnel ecclésiastique des missions sont des Français.

Un nouveau marié ressemble souvent à un homme qui vient de faire une chute épouvantable sans se faire aucun mal.—Xavier de Maistre.

Nerveuse Depuis Six Semaines

Une dame de Kentucky raconte comment elle devint forte et en bonne santé—Elle recommande le Cardui aux femmes faibles

Mount Vernon, Ky.—Mme Cynthia Vanhook, qui habitait Jadis Stanford, mais qui habite ici maintenant, nous dit que peu de temps après qu'elle avait accouché de son troisième enfant, elle résolut de reprendre ses travaux de famille et que cela lui causa beaucoup de mal. "J'ai commencé par me sentir affaibli et me sentais point méforme," voilà comment Mme Vanhook décrit ses maux. "Pendant six semaines j'étais nerveuse et sans vigueur; j'étais obligée de prendre une femme de ménage pour faire mon travail.

"Mon docteur me dit que j'avais été trop imprudente et que cela avait causé un choc à mon système nerveux, et qu'il me fallait un tonique pour rétablir mes forces. "Il recommanda Cardui. Dans peu de temps de ma "nerveuse" d'une amélioration dans ma condition. J'avais pris trois bouteilles de Cardui et... ma santé avait été rétablie. Je suis maintenant forte et en bonne santé." Cette dame de Kentucky ajoute qu'elle de Cardui jamais de recommander le Cardui aux femmes faibles et épuisées.

Des milliers de femmes font des louanges de Cardui à leurs amis. Ce doux et inoffensif tonique végétal a été en usage avec succès pendant quarante ans dans le traitement des nombreuses maux affligent les femmes. Votre pharmacien vendra le Cardui. Procurez-vous en aujourd'hui.—Adv.

CUNARD-ANCHOR Les plus rapides et plus confortables paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine. POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG EN 4 JOURS TOUTS LES MARDIS MATRYEVA, AQUITANIA, BRENZGARIA. Ticket, \$100. Taxe \$5. Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.